

Prologue

Méthodes de travail

Je répète ici les indications fournies au début du premier livre de la série, intitulé « Minutieusement biblique : la lignée patriarcale ».

Les livres et traductions utilisés

J'utilise trois traductions en français :

- celle d'André Chouraqui, juif hébraïsant, parce qu'il restitue mot à mot le texte hébreu en l'état ;
- celle de l'école biblique de Jérusalem, catholique, pour la richesse de son appareil critique et la plausibilité de son interprétation des passages difficiles ;
- celle du Monde nouveau, réalisée par les témoins de Jéovah, à cause de l'abondance, en marge de chaque verset, des références à d'autres versets bibliques.

Par souci d'amplitude, je tiens pour bibliques les livres deutérocanoniques, uniquement connus sous leur texte grec bien que rédigés pendant la période de l'Ancien testament. Nul ne met en doute l'authenticité historique de ces livres, exclus du canon juif et admis comme canoniques, chez les chrétiens, par les catholiques et les orthodoxes seulement. Leur teneur s'avère souvent significative. Les livres des Maccabées, par exemple, fournissent des renseignements précieux sur les événements et les mentalités de la nation juive pendant la période hellénistique.

La transcription des noms propres hébreux

J'écris les noms propres hébreux comme, selon André Chouraqui, ils se prononcent en les faisant suivre, tout au moins lors des premières mentions, de leur forme francisée : par exemple Avrahâm dit Abraham ou Mochè dit Moïse.

Contrairement à André Chouraqui, je ne maintiens pas l'usage, acquis de l'anglais, consistant à transcrire par sh le son rendu en français par ch. Par ailleurs, il faut prononcer le c moins durement que le k, mais je me contrains à utiliser le k au lieu du c devant e ou i pour éviter qu'on prononce ç. Quant au ç précisément, je l'utilise avec abondance à cause de l'usage français de prononcer le s tantôt ç et tantôt z.

J'en viens aux sons sans équivalent dans la prononciation française. Le q (auquel je ne crois pas utile d'ajouter un u) se prononce comme en arabe avec un claquement du fond de la gorge. L'apostrophe au début ou à l'intérieur ou à la fin d'un mot signifie l'émission d'un son guttural bref comme en arabe avec la lettre 'aïn. Tel est le cas par exemple dans Iéchoua' dit Jésus. Comme enfin il n'existe dans l'alphabet latin qu'une lettre h, je transcris par hh la forte expiration de la lettre hébraïque héth. Ce son est très fréquent en anglais, par exemple dans le mot house. A chaque fois que la lettre h simple ou redoublée suivra ch, je séparerai comme suit pour éviter les fautes de prononciation : ch/h ou ch/hh.

Je me résous à n'écrire que les consonnes (IHVH) du nom tétragrammatique divin. Je m'en expliquerai plus tard. De même utiliserai-je, comme le fait André Chouraqui et par souci des nuances même infimes, le nom hébreu élohîm, qui est un pluriel, pour dire tantôt dieu au singulier en parlant de IHVH, tantôt dieu ou dieux en parlant des divinités locales. Cet insolite pluriel donne encore lieu à de multiples exégèses. Ainsi pourrai-je signaler les circonstances exceptionnelles dans lesquelles l'hébreu emploie le singulier, él ou éloha. A

cet égard, j'écris non Israël mais Israél, car él final signifie dieu.

Désignation des livres

Pour plus de commodité, je désigne chaque citation biblique au moyen des abréviations actuellement en usage dans la plupart des traductions chrétiennes. Par exemple, les versets 12 et 13 du chapitre 4 du premier livre des rois deviennent 1 Rois 4:12,13. Je sépare non par une virgule mais par un tiret les premier et dernier versets d'un passage cité. Par exemple, les versets 1 à 5 du chapitre premier de Genèse deviennent Genèse 1:1-5.

Problème de la mise en page des citations

Comme on le constatera, je fournis systématiquement les références des versets bibliques que j'utilise. Je tiens en effet beaucoup à ce que les lecteurs pointilleux puissent vérifier au fur et à mesure, s'ils le souhaitent, la pertinence de mes allégations. Il m'a été parfois reproché de citer ces versets à même mon propos, ce qui ralentit sa lecture, au lieu de les citer en notes de bas de page ou de fin de volume où chacun serait libre de les consulter ou non. J'ai conscience de cet inconvénient, mais il m'a semblé que ma façon de faire faciliterait la tâche des lecteurs critiques ci-avant indiqués, dont l'opinion m'importe.

Esprit dans lequel cet ouvrage est écrit

Je crois devoir le répéter encore une fois : mon propos ne vise ni à l'apologie ni à la polémique. Je ne cherche pas non plus à comparer les données bibliques et celles résultant des découvertes archéologiques. Je me borne à vérifier verset par verset la cohérence interne du texte. Par exemple, lorsque je rencontre le récit d'un miracle, je ne me pose aucune question de vraisemblance pas plus que je ne me demande si

ce récit exprime la perception par des gens incultes d'un phénomène que la science expliquera plus tard ; par contre je m'attache à déterminer la cause des divergences susceptibles d'exister entre le récit biblique initial et celui biblique plus tardif du même miracle. Comme le lecteur le constatera, il s'agit d'un vaste programme.

La conquête de la transjordanie

Préambule géopolitique

La géographie sommaire

Dans le livre précédent, « Minutieusement biblique : la naissance d'un peuple », nous fîmes connaissance avec la géographie de l'est immédiat et proche de la Mer morte, les fleuves orientaux Zèrèd et Arnôn, la plaine côtière d'altitude souvent négative et, au-delà, une succession de collines, de plateaux et de montagnes dont certains sommets dépassent mille mètres. La fin de Nombres et Deutéronome vont nous amener plus au nord, à l'est de la même Mer morte (dite aussi mer de la steppe ou du sel) et surtout du fleuve Iardèn dit Jourdain.

Le Iardèn venu de beaucoup plus au nord, précisément de la région des monts Liban et Anti-Liban, descend en ligne presque droite, traverse d'abord vers le sud un petit lac, puis la mer de Kinèrèt nommée bien plus tard lac de Gennesarèt, de Tibériade (au bord duquel le messie Iéchoua' prêchera), enfin se jette au nord de la Mer morte. Plusieurs rivières se jettent en lui depuis l'est, dont surtout le Iarmouk à environ dix kilomètres au sud de la mer de Kinèrèt et le Iaboq à environ quarante-cinq kilomètres au nord de la Mer morte.

La plaine côtière, d'abord d'altitude négative, est ici plus large qu'à l'est de la Mer morte, mais s'étend rarement sur plus de dix kilomètres et cède place vers l'est à des plateaux puis à des montagnes dont certains sommets approchent des mille cinq cents mètres. Il sera souvent question d'une région accidentée, pourvue d'une appellation variable (Nevo,

Pisga, ‘Avarim) et située apparemment à l’est de l’extrême nord de la Mer morte. En Nombres 21:20 traduit par André Chouraqui, en tête du Pisga s’observent les faces de la désolation ; pour l’école biblique de Jérusalem, le sommet du Pisga confine au désert et le domine ; pour le Monde nouveau, le Pisga est en surplomb du côté de la face de Iechimôn. En Deutéronome 32:49 et 34:1, le mont Nevo est, sur les faces ou en face de Ierihho dite Jéricho (à environ quinze kilomètres au nord de la Mer morte), un sommet du Pisga ou du massif des ‘Avarîm, mais en Josué 12:3 et 13:20 il est question des pentes du plateau du Pisga.

Le poème de Nombres 21:27-30

Comme déjà vu dans le livre précédent, les moabites, vaincus récemment par les amorites du roi Sihhôn et chassés par ces derniers de la partie septentrionale de leur territoire, se maintiennent en tant que nation indépendante dans la partie méridionale de l’est immédiat de la Mer morte, entre les fleuves Zèrèd et Arnôn. Il faut donc que je parle ici d’un poème que l’auteur biblique insère sans explication après le récit, que nous aborderons dans le prochain chapitre, de la victoire des israélites sur le même roi Sihhôn. Cette insertion surprend, car le poème célèbre la victoire de ce roi sur les moabites. J’étudierai en son temps l’origine de ce poème et les raisons possibles de son insertion en un tel endroit.

Le poème commence par une invitation à venir à Hhèchbôn, ville de Sihhôn qui est ou sera rebâtie, affermie. Une flamme en est sortie et a dévoré ‘Ar en Moav ainsi que les ba’als, divinités païennes, ou les propriétaires des tertres ou hauts lieux de l’Arnôn. Malheur à Moav ! Le peuple de Kemoch, dieu des moabites, est perdu, car ce dieu a donné à ses fils d’être des évadés ou fuyards et à ses filles d’être des captives pour le roi Sihhôn. Voici littéralement la dernière phrase du poème : leur rayon perdu de Hhèchbôn à Divôn, nous les désolons jusqu’à Nofahh toute proche de Méideva.

Les deux autres traductions de référence divergent fort de celle d'André Chouraqui. Pour l'école biblique de Jérusalem, Hhèchbôn a détruit les petits enfants jusqu'à Divôn, les femmes jusqu'à Nofahh, les hommes jusqu'à Méideva. Pour le Monde nouveau : tirons donc sur eux ; oui, Hhèchbôn périra jusqu'à Divôn, les femmes jusqu'à Nofahh, les hommes jusqu'à Méideva.

Les localités mentionnées s'échelonnent tout au long du territoire conquis par les amorites sur les moabites. En Jérémie 48, le prophète Irmeyahou émettra un oracle contre Moav où figureront, plus précisément en 48:45,46, certains vers reproduits presque mot à mot du poème de Nombres 21:27-30 dont le souvenir s'est donc conservé très longtemps.

Le peuplement amorite

Les amorites sont non des sémites comme les moabites, les ammonites, les édomites, qui descendent de Tèrahh, père d'Avrahâm, mais des chamites, descendants de Hhâm dit Cham, plus précisément cananéens selon Genèse 10:6,15,16. Ainsi en va-t-il des sujets du roi Sihhôn et, plus au nord, de ceux du roi 'Og. Selon Deutéronome 3:11, ce dernier roi serait lui-même non un amorite mais un des derniers refaîm, dont nous reparlerons.

La délimitation des frontières des royaumes de Sihhôn et de 'Og ne peut être qu'approximative : en hébreu ancien, il n'existe ni lettres majuscules ni signes de ponctuation si bien qu'on ne sait où commencent et finissent les phrases. Cela gêne surtout en Josué 13:8-13.

Le territoire amorite du roi Sihhôn

D'où venaient les amorites de Sihhôn lors de leur attaque contre les moabites ? Sans doute du nord immédiat, c'est-à-

dire du territoire du roi 'Og ou de son prédécesseur, au-delà de la rivière Iaboq. Au moment où arrivent les israélites, les amorites du roi Sihhôn occupent donc du sud au nord entre le torrent fluvial Arnôn et la rivière Iaboq un territoire anciennement moabite qui, au contraire de celui pauvre en villes restant aux vaincus, comporte maintes agglomérations urbaines.

Selon divers textes d'ailleurs difficiles à accorder, à savoir Deutéronome 3:8,12-17, Josué 12:2,3 et 13:8,10, le territoire de Sihhôn débute au sud bizarrement par le milieu du torrent Arnôn, comporte ensuite une ville non dénommée située au milieu du ravin de ce torrent, cette ville étant sans doute 'Aro'ér ou 'Ar située sur la lèvre ou rivage et plus précisément dans l'étroite bande de terre entre ledit torrent et son affluent septentrional le plus important. J'incline à penser que la frontière passe au sud immédiat de 'Aro'ér et partage en deux le bassin de l'Arnôn. Nous trouvons ensuite, vers le nord, d'autres villes et lieux : Divôn à cinq kilomètres environ au nord de l'Arnôn et dix-huit environ à l'est de la Mer morte ; Beér qui signifie puits ; Méideva, la région entre Divôn et Méideva étant un plateau ; Hhèchbôn, capitale du roi à environ trente kilomètres à l'est du nord de la Mer morte ; Béit-ha-Iechimot ; les pentes du Pisga ; enfin Ia'zér à vingt-deux kilomètres environ au sud de la rivière Iaboq. Celle-ci, vu son cours en équerre, sert à Sihhôn de frontière septentrionale avec 'Og et orientale avec les ammonites.

La région au sud immédiat du Iaboq constitue la moitié méridionale d'une contrée plus vaste, le Guil'ad dit Galaad. Il en était déjà question, comme d'une montagne, en Genèse 31:21. Sihhôn et 'Og en gouvernement chacun une moitié, ce que confirme Josué 12:2-5. Le nom de Guil'ad est ajouté à celui de plusieurs villes un peu au sud du Iaboq, parfois à moins de cinq kilomètres à l'est du Iardèn, et aussi au nord du Iaboq jusqu'à mi-chemin entre cette rivière et le Iarmouk. On peut supposer que le Iaboq sépare Guil'ad en deux

parties à peu près égales. Il m'est impossible de déterminer si le territoire de Sihhôn comporte ou non, au nord du Iaboq, une bande longeant le Iardèn jusqu'à la mer de Kinèrèt.

A l'ouest, le territoire de Sihhôn est bien entendu limité par le rivage oriental septentrional de la Mer morte et par la rive orientale du Iardèn jusqu'au confluent avec le Iaboq. A l'est, on connaît mal la frontière, à part celle constituée par le cours supérieur du Iaboq.

Le territoire amorite du roi 'Og

Selon Deutéronome 3:4,5,8-10,13,14,17, Josué 12:4,5 et 13:11-13, le roi 'Og réside à Edré'i, ville située à moins de cinq kilomètres, au sud, du cours supérieur du Iarmouk et à quatre-vingt-cinq environ de sa confluence avec le Iardèn. Ce roi réside aussi à 'Achtarot, ville située à environ trente kilomètres à l'est de la mer de Kinèrèt. Il gouverne d'abord au nord du Iaboq la moitié du Guil'ad jusqu'à la frontière de Sihhôn, puis tout le Bachân jusqu'à la frontière des peuples guechourîm et ma'acatîm dont aucun texte ne permet de déterminer l'origine. Certaines cartes placent le Bachân, région riche en forêts de chênes au bois renommé selon Ezéchiël 27:6, de part et d'autre de la rivière Iarmouk avec Edré'i comme ville principale.

Le royaume englobe en outre le district, la confédération d'Argov, cette région et le Bachân étant, devant être appelés terre des refaîm, et monte enfin jusqu'au mont Hhermôn qui, le plus élevé de la chaîne de l'Anti-Liban, culmine à deux mille huit cent quatorze mètres au nord des sources du Iardèn, à une quarantaine de kilomètres de la Méditerranée, un peu en dessous d'une ligne reliant Tsidôn dite Sidon à Damècèq dite Damas.

Le territoire du roi 'Og s'avère fort urbanisé avec, selon Deutéronome 3:4,5, soixante villes fortes ceintes de hautes

murailles avec portails, traverses. Les deux résidences royales en font sans doute partie. Il existe en outre maintes villes ouvertes ou localités campagnardes, non fortifiées, que l'école biblique de Jérusalem nomme villes des perizzites.

Place des refaïm

Le roi 'Og est donc un descendant des refaïm. Ce nom et ceux de zamzoumîm, zouzîm, anaqîm qui signifie géants et 'eimîm semblent désigner un peuple unique ou des peuples très proches, restes, selon l'école biblique de Jérusalem, du peuplement préhistorique de Palestine et de Transjordanie auquel on attribue les monuments mégalithiques. Ces gens, là où ils résident, constituent une aristocratie locale. La légende les rattache aux nefilîm (qui signifie tombés) de Genèse 6:4, nés des fils d'élohîm et des filles des hommes, mais on ne peut que s'en étonner puisque selon Genèse 7:21-23 tous les êtres humains furent exterminés par le déluge à l'exception de Noaah dit Noé et de sa famille. L'imagination populaire a résolu, hors de toute référence biblique, cette difficulté par une autre légende selon laquelle un des nefilîm aurait survécu en chevauchant le navire ou arche sur les flots diluviens. Encore eût-il fallu qu'il s'agisse d'un couple pour qu'une descendance s'ensuive.

Quoi qu'il en soit de l'origine, ces géants se maintiendront longtemps en certains points de leur habitat antérieur et par exemple à l'est de la Mer morte et du Iardèn, à savoir : des refaïm à 'Achterot-Qarnaïm, des zouzîm à Hhâm et des 'eimîm à Chavé-Qiriatîm selon Genèse 14:5 ; des refaïm dans le district d'Argov et le Bachân selon Deutéronome 3:13, Josué 12:4 et 13:12. Il en existe aussi sur la terre promise : anaqîm dans l'actuelle montagne de Judée avec Hhèvrôn comme capitale selon Nombres 13:22,28,33, Deutéronome 1:28 et 9:2, Josué 11:22 et 14:12,13 et 15:13,14 et 21:11 ; refaïm sur la terre promise sans autre précision ou dans une forêt selon Genèse 15:20, Josué 17:15 ou dans une vallée des